

# Olivero Garlasseri a besoin de toute notre attention

## 5

Sébastien D. Gendron

### 5. Int jour — Boutique de l'antiquaire Pols

Précisons pour commencer cette nouvelle journée dans ce décor déjà visité, que le soleil vient à peine de se lever, le rideau de fer pas encore et Pols loin de là.

L'homme dort au centre de son lit bateau, parfaitement étalé sur le dos, l'édredon épousant deux formes bien précises : la première, ronde, montant et descendant au rythme d'une respiration calme et profonde, soit le ventre gras et gros du boutiquier ; la seconde, juste en dessous, plus pentue, elle aussi montant et descendant bien que plus irrégulièrement et qui retient notre attention sur un point : la rigidité — car on ne maintient pas soulevée l'épaisseur d'un édredon bourré à la plume d'oie à moins de cela. En l'occurrence, il est bon de noter que comme toute érection matinale, celles de Pols sont brillantes, mais qu'en plus de cela, Pols a reçu de la nature un membre qui peut consterner. Signalons en aparté que, lors de son passage à la visite médicale des armées, un jeune médecin avait trouvé judicieux de surnommer le jeune conscrit « Bras de Bébé ». Ce qui avait fait gondoler tout le casernement, rougir Pols et attirer immédiatement dans les parages un sous-lieutenant instructeur qui tomba en disgrâce quelques années plus tard pour avoir tourné toute une collection de petits films super-8 à caractère homosexuel-gérontophiles et avoir tenté de les vendre sous le manteau à quelques jeunes appelés un peu bord-cadre.

Nous ne rentrerons pas dans le rêve de Pols parce qu'il n'y a pas de place ici pour un excès de pornographie gratuite. Sachons seulement qu'il se trouve une fois de plus sur son bateau au milieu des Quarantièmes Rugissants et que pour la quarantième fois depuis le début de sa lourde nuit, la rousse Morphée lui pompe un dard infatigable d'où elle extirpera d'ici quelques secondes les jets gluants de son envie.

Patientons donc pendant ces quelques secondes et retournons-nous légèrement, 1) pour ne pas assister à l'éjaculation bruyante du capitaine, et 2) pour cadrer la vitrine encore grillagée, derrière laquelle deux silhouettes, connues mais jamais vues ensemble jusqu'alors, se servent de leurs mains comme de petits pare-soleil et cherchent d'un œil scrutateur le propriétaire des lieux au milieu de son foutoir. C'est justement au moment où ils

l'aperçoivent, que l'on entend, venant de derrière notre champ, le râle obscène du Pols déchargeant dans ses draps. Contrairement à nous, les deux observateurs n'observent pas la minute de récupération nécessaire à l'antiquaire ; aussitôt, l'un d'entre eux se met à tambouriner au carreau pendant que l'autre le regarde s'agiter, un peu surpris par tant de véhémence.

Du haut de son lit-bateau, Pols redresse immédiatement la tête telle la vigie à l'éveil et reconnaît tout de suite Olivero Garlasseri qui tambourine, accompagné d'une grande rouquine qui le regarde tambouriner, un peu surprise par tant de véhémence. Sans commenter l'apparition si matinale du trouble-fête, il essuie vaguement ce qu'il n'a pas expédié dans la plume, retire de son corps l'édredon maculé et le remplace par un large kimono qu'il arrive à peine fermer. Puis il descend à terre et, d'un pas traînant, va ouvrir la grille après avoir adressé un signe apaisant de la main à Olivero pour lui signaler que, malgré la crasse accumulée sur sa vitrine, il l'a bien vu et que ce n'est pas la peine de continuer à tambouriner de la sorte.

Alors qu'il s'active sur la manivelle, Pols découvre la rouquine qui l'accompagne et qui, ayant cessé d'être surprise par l'attitude véhémement de son ami, vient de porter une main à sa bouche. Si ce geste lui évite d'émettre un Oh ! de stupéfaction, il ne l'empêche néanmoins pas de voir, dépassant d'entre les deux pans du kimono, le braquemard tout tressautant et baveux du Pols en pâmoison — en pâmoison parce qu'en effet la vue de la belle Jeanne Genséric est loin de laisser de glace son esprit pourtant blasé de Professeur Aprémoldéluge. Mais faisons comme lui, qui, reprenant son mouvement rotatif pour libérer ses hôtes de la rue, remet à plus tard sa stupeur et préfère dans un premier temps privilégier l'accueil.

Son regard se détache donc de Jeanne pour passer en sourire sur Olivero, lequel entre le premier dans la boutique et signale par une série de mimiques incompréhensibles et silencieuses que Pols tient sa virilité en dehors de ses limites habillées et qu'il serait temps de la rentrer s'il ne veut pas offusquer cette personne un peu pâle qui semble hésiter à faire son entrée. Bien entendu, à mimiques incompréhensibles compréhension réduite. Pols, qui croit que sa coiffure est en désordre, passe vigoureusement une main dans ses cheveux pour rabattre en arrière une mèche qu'il croit folle alors qu'elles le sont toutes et se retrouve affublé d'un triste à-plat au milieu du désordre broussailleux. Olivero n'a pas le temps de mimiquer de nouveau, c'est trop tard, Jeanne vient de franchir le seuil du magasin, réunissant du même coup le trio de cette histoire dans la même pièce et dans une promiscuité embarrassante où il devient compliqué de cacher quoique ce soit à qui que ce soit.

Décrivons clairement la situation : groupés dans l'espace de quatre mètres carrés qu'offre le hall de l'endroit, Olivero, Jeanne et Pols vivent ensemble un trouble qui leur est propre : Olivero de devoir présenter Jeanne à Pols alors que celui-ci ne se rend même pas compte qu'il tient son sexe à l'air ; Jeanne de devoir saluer un homme pourtant cher à Olivero mais qui fait preuve d'un style de vie plus que scabreux ; et Pols, d'accueillir dans son antre une femme qu'il croyait jusque là chimérique et de le faire

dans de telles conditions : pour la première fois, le capharnaüm dans lequel il vit lui fait honte — rappelons qu'il n'a toujours pas senti le moindre courant d'air qui lui indique qu'en plus du reste, sa pomme de toulaine est sur le pont.

Bref, l'embarras est à son comble, chacun est à sa rognure d'ongle et l'on se demande bien qui ou quoi pourra les sortir de ce collapsus, nous y compris. C'est alors que, magie de l'intuition narrative qui doit son succès aux trouvailles dramatiques des maîtres d'antan, le téléphone sonne, permettant soudain à Pols de sauter sur cette trop bonne occasion :

**POLS** (*s'effaçant et brisant le cercle prostré*)

Excusez-moi !

Il file quelques mètres plus loin pour décrocher, pendant qu'Olivero et Jeanne échangent un coup d'œil dans lequel est inscrite la suite de la gêne qu'ils doivent désormais partager à deux, ce qui la rend plus pesante, même si sa cause principale s'est éloignée. Cela étant, pas un n'ose franchir le pas de la phrase décalée, pourtant souvent utilisée dans de tel moment, à l'instar du téléphone qui sonne, et toujours de bon aloi. Quelque chose comme

**OLIVERO** (*souriant et avec aplomb*)

C'est une fausse ! Je l'ai déjà vu, il la met de temps en temps pour se faire remarquer. La sienne est beaucoup plus petite ! Crois-moi !

aurait suffi à détendre la pesante atmosphère et nous aurait permis à nous aussi de sourire un peu. Mais là, au contraire, la situation s'aggrave et la tension augmente d'un degré sur une échelle qui, déjà, en compte peu :

Pols qui suivait avec un intérêt certain les propos d'un éventuel donateur prêt à lui refourguer trente fauteuils pliables en plastique orange ayant appartenu à la mairie de Cergy Pontoise entre 1969 et 1983, vient de se refermer le tiroir du petit secrétaire qu'il venait d'ouvrir pour y attraper son agenda sur sa turgescence qui avait pourtant diminué considérablement. Apparemment toujours trop longue, la tige érectile rendue souple par l'arrivée des perturbateurs, vient de servir de buttoir tampon et a arraché un cri incontrôlable à son propriétaire qui ignorait jusque là, donc, sa présence en cet endroit.

Il n'est pas à préciser que le son émis par le coffre imposant de Pols a aussitôt l'effet d'un appeau à regards et ce sont ceux des deux perturbateurs, puisqu'il n'y a jamais eu qu'eux, qui viennent se poser brutalement, d'abord sur les yeux exorbités du blessé puis, horreur du témoignage, sur l'endroit de la douleur. Dans l'instant qui suit, tout se déroule comme dans le climax d'une série Z : à la même seconde, aussi subitement que si elle venait d'assister au tronçonnage du bras envoûté d'un de ses amis, Jeanne porte une main à ses yeux et chavire au creux de l'épaule d'Olivero. Pols, lui, se mord la lèvre inférieure trop fortement, ce qui le fait encore couiner et, alors qu'une fraction de seconde plus tôt il ne comprenait pas d'où provenait le déchirement qu'il venait de sentir dans son bas ventre, il découvre avec stupeur, encore une fois, que son sexe vient de disparaître en partie dans l'huissierie du bureau. Aussitôt, des larmes de sueurs froides glissent le long de son front ; à l'autre bout de la ligne, le correspondant, assourdi

par le cri du pirate émasculé, s'est lancé dans un questionnaire de santé ; Pols jette un regard foudroyant vers le couple, ne rencontre que celui de Garlasseri, figé dans son grief mais protecteur des yeux de sa douce, et d'un geste rapide et déterminé à mettre un terme immédiat à l'insupportable, il ouvre d'une main ferme et leste, le lourd tiroir, préfère souffler que hurler et libère sa queue pliable qu'il enferme sitôt entre ses cuisses infirmières, lieu chaleureux qu'elle n'aurait jamais dû quitter.

De blême, il passe à rouge, s'excuse en trois mots auprès de son interlocuteur

**POLS** (*soufflant*)

Je vous rappelle !

raccroche le combiné et quitte l'endroit sans mot dire, une main entre les jambes.

Jeanne sort la tête de son trou, la main de ses orbites, trouve la pièce vide là où il y avait un homme en mauvaise posture, se tourne vers son compagnon qui lui n'a pas l'air d'avoir compris que cet homme avait disparu de son champ de vision, enfin tente de trouver dans ce lieu quelque chose qui la ramène à un peu de réalité.

Du côté d'Olivero Garlasseri, la mémoire de ce qui l'a amené ici lui revient brutalement : ce matin même, il quitte son domicile pour passer prendre chez elle Jeanne Genséric afin de lui présenter son mentor, Monsieur Pols. Après un petit déjeuner aimable pris sur la petite table pliable de la kitchenette, ils cheminent jusqu'au magasin, profitant du temps estival pour passer par un square désert où Jeanne commente les bancs publics trop enfentés par les pigeons et le laisser-aller des autorités municipales à cet égard. Une fois devant la vitrine de la boutique de Pols, Olivero tambourine jusqu'à ce que Pols vienne lui ouvrir et c'est là que le drame commence et qu'il se sent profondément gêné.

**OLIVERO** (*cédant au lieu commun*)

Je suis désolé !

Jeanne, qui est une fille forte et qui a compris qu'elle ne devait compter que sur sa solidité pour oublier ce qui venait de se passer, décide de reprendre elle-même le dessus et de la jouer à l'anglaise :

**JEANNE** (*prenant un air détaché*)

Je t'en prie ! Ce n'est pas bien grave ! J'ai vu bien pire ! C'est un peu déroutant mais le pauvre homme doit souffrir terriblement. Tu ne veux pas aller voir s'il n'a besoin de rien ?

**OLIVERO** (*un peu décontenancé à l'idée d'aller s'enquérir de la santé du membre de son maître à penser*)

Hein ? Euh, oui !

Et il quitte sa Jeanne pour aller s'enquérir de la santé du membre de son maître à penser.